

Carnet de voyage

Questions et perspectives ...

Retour à Cuba. Depuis trois ans Raul a remplacé Fidel. Le pouvoir d'un frère à l'autre. La fraternité de la révolution comme viatique électoral aussi légitime que la cooptation « démocratique » ? Nous retournons dans l'île avec la satisfaction de n'avoir pas faibli sous les ouragans de vérités tronquées, d'accusations faciles et de raccourcis aveugles. Nous avons le plus souvent fait le dos rond pour nous protéger des incertitudes, préférer des perceptions et des intuitions en guise d'informations. Durant ces trois années nous avons eu la patience de construire un nouveau projet, certains que nous devons aller plus loin dans la connaissance de la révolution cubaine. Nous avons souvent manifesté de l'impatience, impuissants que nous étions à trouver des réponses indiscutables aux effets de la propagande étasuniennes, diffusée sans scrupules par la plupart des médias de l'occident libéral.

Comment répondre avec sang froid à ceux qui savent mieux que vous parce qu'ils lisent les journaux et les magazines, bien que vous ayez réellement vécu ce qu'ils ne lisent pas dans les yeux des cubaines et des cubains ? Comment répondre maladroitement par un témoignage à des années d'allégations unilatérales ? Tant que nous sommes en France et que nous vivons sur des souvenirs qui s'éloignent fatalement, nous sommes inquiets, chercheurs impénitents d'un idéal qui s'use certainement, confronté à la réalité, à l'évolution du monde.

Au cours des trois dernières années, Fidel Castro a failli mourir mais parle encore. Son frère gouverne. La mondialisation financière saute de crise en crise, résiste et domine. Notre pays se dirige à pas feutrés vers un régime quasi dictatorial, perd ses acquis sociaux, trop uniques sans doute pour le libéralisme qui domine sur la planète. Que faire ?

Nous savons qu'à Cuba la question de Lénine est aussi d'actualité.

Que faire ici et là-bas face au capitalisme triomphant ? Ici, nous n'avons d'autres choix que de combattre marginalement un système de plus en plus destructeur. On nous dit pourtant que là-bas ils n'ont pas d'autres choix que d'emprunter nos recettes pour ne pas détruire un système fragile !

Nous retournons !

Comme pour nous protéger nous avons choisi opportunément de nous joindre à une délégation de femmes et d'hommes qui croient plus ou moins au socialisme, et font de la coopération un combat pour tenter d'en sauver ce qui peut l'être là où il existe.

Auparavant, soucieux de garder notre liberté et d'apprendre de la réalité quotidienne, nous nous sommes organisés pour partir seuls à l'aventure vers l'Ouest, d'hôtel en hôtel. Sans guide, nous comptons parcourir durant huit jours la partie de l'île que nous ne connaissons pas ; découvrir enfin les plantations de tabac. Nous partons d'abord en touristes, comme tous ceux qui s'envolent banalement pour Cuba.

Pas tout à fait. Nous cherchons la chaleur mais pas forcément le soleil. Nous recherchons le dépaysement mais pas le farniente. Nous cherchons le contact mais pas seulement avec le sable et les vagues.

Le **mardi 2 novembre**, en touchant le sol cubain à 18 heures 30 à l'aéroport José Marti de La Havane, nous sommes des touristes.

Nous nous glissons maladroitement dans la queue des voyageurs déversés d'un coup du ventre de l'avion, pour satisfaire au contrôle d'entrée dans le pays : une épreuve longue tant les obligations administratives et le matériel informatique ne sont pas en rapport avec le nombre d'arrivants et leur impatience. Après l'incontournable échange Euros contre Pesos convertibles (C.U.C.), nous sommes pris en charge par la compagnie de voyage qui nous mène à notre hôtel.

La nuit tombe. Nous reconnaissons parfois des rues et des immeubles fréquentés lors de notre premier voyage. Nous attendons toutefois de rouler sur le Malecon et de distinguer l'océan pour nous réjouir pleinement d'être sans aucun doute à Cuba.

L'hôtel Deauville où nous devons passer la première nuit a été repeint en bleu et domine de sa hauteur arrogante les maisons autrefois somptueuses édifiées le long de la célèbre avenue. Notre chambre est peut-être une ancienne pièce du bordel construit par la mafia américaine au temps de la dictature de Batista. Peut-être l'une de celles qui ont assisté aux ébats de Sinatra ? Nous sommes trop fatigués pour exciter davantage notre imagination. Nous sommes aussi préoccupés par quelques phrases lancées en français dans le taxi par notre jeune accompagnateur du moment : « nous avançons en arrière » ; « il ne faut pas en parler » ... Le pays a-t-il autant changé en trois ans ? Nous sommes-nous tant laissés bercer par les rêves recherchés que nous avons évacué une partie noire de la réalité ? Nous n'avions jamais entendu ce genre de réflexions. A peine dans la capitale, dans l'air humide du Malecon où se promènent habitants et visiteurs, nous voici confrontés au doute et à l'angoisse de s'être trompés ; ou d'apprendre d'emblée ce que nous refusons ? Mais peut-être n'est-ce que la fatigue du voyage qui insinue en nous des points de vue perfides !

Une pizza convenable et une « boucanero » (bière) à une terrasse populaire, et nous repartons du bon élan optimisme qui nous a menés jusque là Pas pour longtemps. L'élan est brisé sournoisement par le discours en français d'une femme accompagné de son grand fils, proféré de manière à ne pas laisser de place à nos questions et à nos commentaires : « faites attentions, les cubains sont voleurs ; tout le monde est complice de la police et du gouvernement ; vous êtes en pays ennemis ; ... nous sommes des dissidents, nous avons fait de la prison ; ... faites attention ». Bien que très hésitants face à ce flot de parole nous sommes saisis, et plongés dans un malaise presque insupportable tant il est brutal et agressif. Le couple s'en est allé sans rien nous proposer, ni cigare, ni adresse pour un hébergement ou de paladar ; sans rien nous demander, ni CUC, ni parfum, ni stylo ... Mais en nous laissant une adresse déjà griffonnée : la leur ? Celle d'un groupe de dissidents décidés à diffuser leur propre information ? Mystère !

Une bonne nuit et nous ouvrirons davantage nos yeux et nos oreilles. Nous aiguiseurons notre réflexion sur les détails du quotidien de la population et sur l'avenir de l'île. Nous comprendrons aussi que ce genre de personnage traîne dans les lieux touristiques et fait son effet.

Une nuit en deux temps, avec un premier réveil décalé à 4 heures locales, ne prépare pas à une grande lucidité ! La journée de ce **mercredi 3 novembre** sera longtemps éprouvante.

A priori tout semble bien se dérouler. Les formalités de change nous assurent sans épreuve que nous sommes riches. La location de la voiture nous le confirme. Nous sommes des touristes aisés. Nous bénéficions des

avantages de ce titre et sans doutes de quelques opportunités, dans ce pays où le tourisme est l'une des premières industries et source de richesses : sourires d'accueil et sourires intéressés ; propositions gracieuses et offres douteuses.

A la Maison Victor Hugo, l'hospitalité est à la fois officielle et amicale. Nous nous y sommes rendus comme de vrais havanais, par l'interminable rue San Rafael et la rue O Reilly, sans nous préoccuper du décor citadin et de l'agitation quotidienne. Nous sommes pressés. Nous avons rendez-vous.

Nous sommes accueillis par Irradia, responsable de la bibliothèque. Son large sourire et son regard brillant manifestent sa fierté de nous recevoir et de réceptionner les livres que nous offrons de la part de l'association des Amis de Roger Vailland. Elle se propose d'organiser également une lecture-conversation autour de mon recueil de poèmes, « Echos du cœur et des combats ». Rendez-vous est pris avec une classe pour le lundi suivant, à notre retour de l'Ouest !

Avant de quitter la capitale nous déjeunons à la terrasse d'un café, à l'extrémité du Prado, et dégustons à l'apéritif notre premier « mojito ». Au lieu de suggérer une fraîcheur apaisante la délicieuse boisson provoque soudain une excitation effrayante : fouille après fouille, force est de constater la disparition de la clef de notre voiture chinoise de location ! Les voleurs ??? Les mauvaises prophéties de la soirée d'hier nous reviennent à l'esprit. Je pars en footing sur le Malecon jusqu'à notre hôtel. Rien ! Je remets la main sur les clefs sur le chemin du retour ... dans l'une de mes poches !

Les mauvais esprits enfin chassés, nous voici prêts. Nous quittons La Havane après avoir effectué un tour complet pour prendre la bonne direction sur le Malecon. Nous sommes enfin sur l'autoroute : trois voies dans chaque sens pour quelques rares voitures, camions, vieilles motos et side-cars étrangers, bicyclettes, chevaux, carrioles ... et des auto-stoppeurs. Nous en dépannons un sur quelques kilomètres, jusqu'à notre hôtel de Soroa, où nous découvrons un petit paradis, avec bungalows dominant la piscine, dans une végétation luxuriante.

Le dépaysement n'est pourtant pas celui attendu. Encore la fatigue, du voyage ? Nous allons conserver quelques temps l'impression d'être dans une île quelconque des Caraïbes où se mêlent des allemands et de petits groupes d'autochtones de la petite ville voisine, San Cristobal. Jeunes femmes et jeunes gens nagent, plongent, rient, minaudent et boivent ; d'autres font des photos de mode avec des adolescents ... Le socialisme cubain se dissoudrait-il à ce point dans le tourisme international ? Les inégalités prendraient-elles leur aise au fil de la route : belles demeures et cabanes ; vieilles voitures américaines et coquets cars chinois ? Nous buvons notre premier « Cuba libre », rhum et coca, à la terrasse du petit café de Salto, point de départ des excursions dans la Sierra del Rosario. Les paysans en sueur rentrent chez eux sur leur mulet.

Le soir, dans le restaurant à peine réchauffé par les chants et les guitares, les haricots noirs et la langouste nous ramènent à Cuba. Mais l'ambiance et l'organisation du service nous maintiennent dans un genre de chaîne hôtelière comme au Maghreb ou en Asie !

Les changements de l'après Fidel ? La Sierra del Rosario de 2010 semble si éloignée, pour nous, de la Sierra Maestra de 2007, au cœur de laquelle nous respirions encore un peu de l'épopée des années soixante !

Il nous faut nous faire une raison de notre condition de touriste ; accepter d'aller de découvertes en découvertes, heureuses ou non, au hasard de nos projets et de nos décisions. Au matin de ce **jeudi 4 novembre**, le petit déjeuner, style « continental » sans la variété et la profusion, nous remet en mémoire la situation cubaine. L'ambiance est frustrée. L'apparent petit paradis est sans âme.

La route que nous empruntons ensuite pour visiter l'intérieur de la sierra n'est pas une bande d'asphalte bien entretenue, et manque cruellement d'une signalisation rassurante. Elle vire et s'enlace entre les collines, s'enfonce de « montagne russe » en « montagne russe », dans une jungle dont on ne reconnaît que les palmiers et les bananiers. Ici où là, éparpillées, les petites fermes au toit plat animent le paysage, avec leurs volailles et leur bétail, des habitants affairés sans précipitation. Nous devons être vigilants, éviter les « nids de poules » plus ou moins larges et profonds, les bicyclettes et les chevaux ; parfois les hommes, les femmes et les enfants qui espèrent, sans cesser de marcher sur la route, qu'un moyen de locomotion rapide s'arrête pour eux. Nous nous arrêtons. Nos passagers s'avèrent de précieux guides. Sans eux nous serions parvenus sans y prendre garde à Bahia Blanca ou aux rivages du golfe du Mexique. En effectuant un demi-tour dans un village grouillant de couleurs nous prenons de nouveau en stop deux travailleurs qui se rendent à Soroa. Nous les menons jusqu'au carrefour avec le chemin effondré du parc de la biosphère, et nous découvrons bientôt Las Terrazas, ses barres d'immeubles bleues, blancs et rouges, qui dominent un lac. Nous passons sous les bâtiments, puis redescendons derrière à travers de petites rues et par un chemin dans la végétation, qui mène aux bains de la rivière San Juan. Les piscines naturelles sont gratuites mais le parking de terre est payant : un Cuc pour la vieille et lourde dame souriante qui veille sur deux ou trois véhicules. L'eau est claire. Deux couples de cubains s'y ébattent et s'amuse bruyamment. Quelques touristes étrangers se promènent le long de la rivière, ou apprécient un « mojito » à la terrasse du café-restaurant-hôtel, construit en bois, discret dans la verdure. Quel plaisir de se baigner dans les « marmites » fraîches, au calme de la forêt !

De retour à Soroa, frustrés de n'avoir fait qu'une toute petite randonnée de rapides en rapides, nous décidons de grimper au « mirador » plutôt que de découvrir le « Banos romanos » ou la cascade de l'Arc en ciel. Quarante cinq minutes de montée par un chemin raviné, puis par un étroit escalier en briques rouges : une belle promenade à l'ombre, sur le flanc de la Sierra, pour admirer un magnifique panorama : la plaine verte avec au loin la côte sud de la mer des Caraïbes ; plus près, la côte nord du golfe du Mexique. L'île si terrible aux yeux de certains est pourtant si petite ! Sur les pentes, les palmiers surgissent au dessus des arbres de la forêt, comme plantés à intervalles réguliers sur un échiquier. Les colibris et les papillons volètent dans le feuillage. Les vautours planent, de plus en plus nombreux à dessiner des cercles, puis disparaissent aux premières gouttes de pluie. Nous redescendons rapidement car les nuages assombrissent le ciel. L'orage éclate. Nous sommes recueillis gentiment sous un toit d'écorces par deux cubains en poste de vente dans un lacet du chemin. Ils vendent des colliers, des oranges, des ananas. Nous achetons les uns et les autres, pour les remercier de leur hospitalité. Trempés mais contents, à peine séchés à l'hôtel, nous repartons visiter le jardin botanique à deux pas, en terrasses sur un versant de la colline : un labyrinthe de murets au milieu des arbres et des fleurs ; une variété d'orchidées de toutes les couleurs.

En regagnant tranquillement notre chambre après le dîner, nous avons l'étrange impression qu'il n'y a plus guère de déséquilibres entre le Cuba des cubains et le Cuba des touristes. Les uns et les autres se côtoient dans les plus beaux sites, comme celui-ci, aux bains et à table, dans les activités de loisirs. Peut-être une

différence : la monnaie ? Les cubains payent-t-il en pesos ou en Cuc, convertibles ? Comment se procurent-ils cet argent ? Si l'on en croit les habitants que nous avons véhiculés, la vie est toujours difficile et l'argent insuffisant. Ne sommes-nous pas devant les mêmes inégalités que celles que l'on rencontre dans d'autres pays exotiques sous-développés qui exploitent également le tourisme ? Peut-être faudra-t-il s'échapper des structures hôtelières commandées sur internet pour comprendre mieux les inégalités et les véritables richesses de Cuba aujourd'hui ?

Sur l'autoroute entre Soroa et Vinales, ce **vendredi 5 novembre**, nous avons le temps de contempler le paysage et de méditer. Les véhicules à moteur, à pédales, à cheval, sont rares et circulent un peu n'importe comment, en tous sens.

Dans cette campagne les automobiles sont de vieilles américaines (Pontiac, Dodge, Buick ...). Peut-être les laissées pour compte des villes, de La Havane notamment où, à part les rutilantes Chevrolet qui transportent les touristes et les mariés, les voitures sont de plus en plus de vieilles européennes (Peugeot, Lada) ou de récentes asiatiques, coréennes et chinoises. Qui en sont les propriétaires ? Plus seulement les administrations, les médecins, les ingénieurs, ... Les familles ont désormais le droit et la possibilité de posséder une voiture ? Si la circulation est de plus en plus dense à La Havane, elle est encore très faible ici. Les transports sont toujours difficiles. Nous croisons les groupes qui attendent à un carrefour où à l'ombre d'un pont sur l'autoroute, quelques auto-stoppeurs isolés qui brandissent des billets, ... La plupart ont besoin d'un chauffeur complaisant pour se rendre en famille où au travail, chez le coiffeur ou le médecin. Mais quelques uns sont des « professionnels ». Ils guettent et savent deviner le touriste qu'il faudra à tout prix stopper pour espérer faire une petite affaire. Ils utilisent tous un mensonge où un autre parmi une gamme selon l'opportunité. Réquisitionné sur sa bonne foi et avec le sourire, le touriste est ravi de la conversation entamée par quelques mots dans sa propre langue. Des banalités aux confidences sur Fidel et Raoul, il leur faut peu de kilomètres pour gagner la confiance, passer de la réquisition amicale à une sorte de détournement, sous promesse d'une visite insolite. La stratégie est bien rodée.

Évidemment, tout aux plaisirs des premiers jours de voyage, nous nous laissons prendre : à la fois au désir d'aider nos amis cubains en panne de moyens de locomotions pour cause d'embargo ; et à celui de découvrir quelques recoins ou quelques scènes quotidiennes que seule la population est en mesure de nous faire vivre. Cette fois, nous faisons volontairement une croix sur l'étape de la grotte du Che à San Diego de Los Bagnos - où celui-ci s'est réfugié pendant la crise des missiles en 1962 -, et nous filons jusqu'à Consolation del Sur à la demande de deux jeunes hommes « en panne » de camion. Ils nous assurent que cette ville de 2500 habitants est l'une des « capitales » du tabac. Ils nous proposent la visite gratuite de la plantation dans laquelle ils travaillent. Celle-ci est située en bordure de la ville, au bout d'un petit chemin : des champs après la récolte, un séchoir vide, un paysan qui attache deux bœufs placides ; des explications et un vocabulaire appropriés à notre curiosité et à nos questions ; quelques bouffées d'un « barreau de chaise » comme en fumaient le Che et Fidel ... « Cohibra », « Roméo et Juliette » : nous en prenons pour une petite somme. Trompés mais contents ! A peine sur l'île, l'achat de cigares pour nos amis est conclu. Nous sommes persuadés que nous avons fait une bonne affaire et que nous avons rendu service à deux jeunes si agréables, qui nous ont remis sur la route de Vinales sans plus se soucier de leur camion en panne !!!

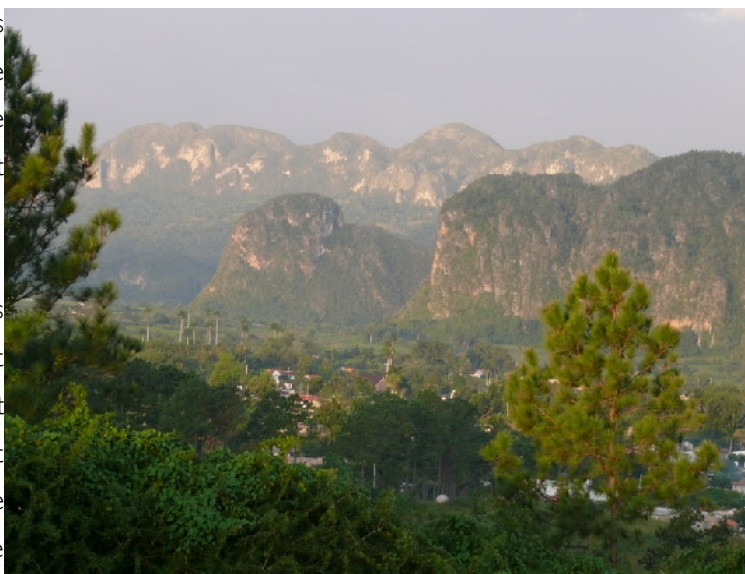
Au carrefour suivant, ravis et idiots, nous ne faisons aucune difficulté à stopper à la demande d'une femme qui monte rapidement dans notre voiture. Elle ne parle pas français mais fait des efforts pour engager le dialogue. La moindre des politesses n'est-elle pas de faire de même pour comprendre sa langue ? Pour un début de voyage, les opportunités d'entrer dans le pays par les petites portes qui mènent au peuple se multiplient ! Notre nouvelle amie n'a pourtant pas l'expérience de ses prédécesseurs. Elle nous propose un peu hâtivement un restaurant chez sa tante, un gîte chez sa sœur, une promenade à cheval chez son beau-frère... Nous avons compris ! Elle et nos deux auto-stoppeurs sont parfaitement organisés pour satisfaire la naïveté des néo-touristes et en tirer le meilleur profit. Souriants et patients, familiers même si l'on entre dans leur jeu, ils sont « castristes », plus Fidel que Raoul, dès que l'on évoque la moindre sympathie envers leur pays. Ils affirment leur liberté de parole et de commerce ...

En quelques heures nous avons ainsi un aperçu des pratiques des « chicos » : les petits malins qui savent tirer partie du tourisme à chaque occasion. La colère dans les yeux de notre passagère, que l'on débarque devant chez sa tante sans lui laisser le moindre Cuc, en dit long sur les espoirs qu'elle avait fondés.

Nous aussi, nous sommes en colère. Contre nous mêmes autant que contre les profiteurs dont nous aidons à développer le trafic.

Les surprises du jour ajoutent des doutes et un scepticisme dont nous nous serions passés.

La route de Vinales est heureusement superbe. Au détour d'un virage au dessus de la vallée, le paysage des mogotes surgît, grandiose. Les énormes protubérances d'un relief jurassique exceptionnel semblent les restes d'une planète que, décidément, l'on ne connaît pas très bien.



Après le passage à l'hôtel, situé au dessus de la ville, nos premières visites valent surtout par l'environnement géographique : la grotte de l'indien n'est pas aménagée mais la ballade en barque dans le noir, éclairée par une petite torche manuelle, offre le mystère que l'on attend ; le mur de la préhistoire, peint à la demande de Fidel pour attirer des visiteurs supplémentaires, ne vaut guère par le talent de l'artiste, et moins encore par les couleurs vives qui défigurent la nature.

Tout autour, comme tout au long de la route, les mogotes qui se dressent anarchiquement dans la vallée offrent un dépaysement qui n'a à voir ni avec la légende des premiers habitants, ni avec la volonté touristique du régime révolutionnaire.

La ville est animée, les gens souriants et aimables. Tous ne sont pas serviables à l'excès par intérêts. Nous redescendons en ville des employés de l'hôtel sans moyen de locomotion. Ils nous ouvrent les portes d'un paladar authentique sans aucune contrepartie. Salades, thon, riz et haricots noirs, fruits, ... Nous ne savons pas

encore que ce menu ne variera guère tout au long de notre séjour, les fruits souvent remplacés au dessert par un fromage cuit avec de la marmelade de goyave, de papaye, ... La première fois, c'est presque un régal !

Samedi 6 novembre le temps est douteux : gris et sec. Nous espérons trouver le soleil plus au sud, dans le « triangle du tabac ».

Nous prenons la direction de Pinard el Rio par « la route des hommes ivres », en lacets, bordée de palmiers, de bananiers. Plus loin, elle devient droite et tranquille, prend vie entre les champs.

La ville que nous atteignons est étendue, animée, en apparence riche et achalandée. Les voitures, carrioles et vélos circulent en tous sens, les habitants font leur course, les bras chargés de sacs en plastique bien remplis, des groupes d'hommes discutent et fument sur les petites places. Les cars de touristes sont agglutinés tout près de la manufacture de cigares Francisco Donatien, à peu près le seul attrait de cette « capitale » du tabac. Un jeune cycliste nous conduit gentiment à travers les rues encombrées.

Le travail dans la manufacture reste très artisanal. L'extrême habileté des femmes et des hommes, chacun à un poste précis de travail, permet une production à la hauteur de la demande. A chaque étape de la fabrication et malgré la minutie nécessaire à l'exécution du geste, la cadence est étonnante. Imposée par l'organisation du travail comme dans n'importe quelle fabrique dans un pays capitaliste ? Où bien fixée par chaque ouvrier pour gagner suffisamment d'argent ? Il est difficile d'imaginer des réponses, faute d'utiliser et de comprendre parfaitement la langue.

Une grande partie de la population de la région vit effectivement du tabac. Dans la campagne les champs sont verdoyants. A l'entrée du village de San Juan y Martinez les groupes de jeunes fourmillent et attendent les touristes.

Nous suivons le plus malin ! Il nous a convaincu à force de sourires et de signes. Il travaille justement dans la plantation que nous souhaitons visiter, la célèbre plantation Hoyo de Monterrey, dont un cigare autrefois commercialisé par Davidoff porte encore le nom !!! En vérité, il nous faudra retourner dans la région pour vérifier si l'on nous a véritablement dirigé sur le bon site, dans l'un des séchoirs dispersés au milieu des perches tissées entre elles au milieu des champs. Notre guide récite le même discours que celui de notre premier cicérone sur la route de Vinales. Les pages du même petit livre sont affichées sur une poutre avec les mêmes photographies jaunies. Ses amis et lui nous proposent les mêmes cigares au même prix. Nous n'achetons rien ! Ils n'insistent guère ! Nous quittons la plantation sans reproche de leur part. Mais l'épisode soulève à nouveau quelques questions. D'où viennent les cigares ? De la plantation elle-même sur le quota déterminé par l'Etat ? Si non, par quels moyens parviennent-ils ici ? Où va l'argent de la vente ? Aux guides et aux vendeurs ? A la coopérative ? Au fond, y a-t-il un mystère des cigares ou simplement une réglementation, si contraignante qu'elle fait la part belle aux petits trafics, afin d'assurer une meilleure fin de mois aux habitants ? Car les cigares ne sont pas produits sur place. Les fabriques sont à La Havane et dans la ville de Pinard el Rio.

Cette visite était l'un des objectifs de notre périple touristique. Nous n'avons cependant pas choisi la meilleure saison pour apprécier les champs de tabac verts, les séchoirs sur lesquels brunissent les grandes feuilles, pendues par deux, ... L'autre objectif de ce voyage dans l'ouest : une randonnée à cheval dans la vallée de Vinalès !

Nous recherchons le propriétaire de chevaux qui nous offrira la possibilité de réaliser ce dessein. Nous négocions finalement, et très aimablement, avec Orlando, installé à l'extrémité d'un petit chemin dans la campagne, que nous avons emprunté par hasard, à l'entrée de la ville. Nous prenons rendez-vous pour le lendemain.

Le soir, la présence de familles et de jeunes cubains au San Thomas, le plus beau des restaurants touristiques de la ville, soulève de nouveau des interrogations. Vêtements à paillettes, ambiance de fête avec les musiciens traditionnels délaissés par les convives étrangers, boissons et cigares ... Les nouveaux riches ? Leur attitude désinvolte et bruyante contraste avec celle, contenue, des jeunes rassemblés sur la place devant l'église. Surveillé par quelques policiers et protégé par un vilain grillage, un matériel vétuste crache dans la nuit une musique électro sans âme.

Les deux vitesses du système capitaliste sont-elles en train d'imposer les changements à Cuba ? Que maîtrise décidément le régime ?

Dimanche 7 novembre. Le temps est encore gris et le vent souffle. La pluie n'est pas prévue, nous assurent les habitants que l'on croise en descendant à pieds la colline pour nous rendre au centre ville.

La rue principale est moins agitée que les jours précédents. Les magasins sont ouverts, y compris la « casa de cambio » dans laquelle nous retirons des Cuc avec notre carte bancaire.

Au jardin botanique, nous sommes accueillis par une vieille grande dame, sèche au ton sec. Comme sont sèches les fleurs et les tranches de fruits accrochées au portail en guise d'enseigne. N'hésitez pas à pousser ce portail étrange, même si un vieil homme dort devant l'entrée sur un vieux fauteuil. C'est un jardin extraordinaire : un labyrinthe d'arbres, de massifs de fleurs et de fruits exotiques. Et surtout cette guide élancée, qui débite, sans chaleur mais avec le sourire, toutes sortes d'explications et de descriptions sur la flore qu'elle entretient naturellement, sans aménagements artificiels pour attirer le visiteur. Ce jardin est une jungle, avec quelques animaux apprivoisés : volailles, principalement. Il faut bien se nourrir et faire à manger aux touristes ! Nous reviendrons ce soir goûter la cuisine, après une chevauchée dans la vallée, certainement fantastique.

Orlando a préparé deux montures : « Santiago » et « Carnaval ». Nous voilà partis pour dominer la vallée d'une hauteur inhabituelle, surprendre un tableau insolite au rythme de la vie des paysans. Nous sommes vite rassurés par l'attention dont font preuves nos montures, et par la vigilance d'Orlando. Nous pataugeons de temps en temps dans des flaques de boues rouges relativement profondes. Nous devons parfois nous accrocher au licou pour escalader un ravin embouteillé par une paire de bœufs presque menaçants. Magnifique



randonnée équestre ! Nous contournons les habitations et les petits jardins. Nous traversons la vallée entre les rizières et les champs de tabac, de café, de bananiers, de haricots et autres légumes essentiels. La terre est

cuivrée. La végétation étale ses nuances de verts, dominée par les cèdres et les palmiers royaux, sectionnés au sommet par le dernier ouragan. Les eaux avaient alors submergé la vallée.

Pas un bruit de tracteur ? Les charrues et les carrioles sont tirées par le bétail. Le sous-développement, ici, est imposé à la fois par l'embargo américain qui prive le pays d'essence et de matériel moderne, et par le régime qui décide de protéger l'environnement au prix de l'effort des hommes. La paix semble avoir envahi ce paysage si particulier de la vallée des mogotes. Les mamelons boisés sont éparpillés au-delà des fermes et des séchoirs à tabac, et réservent de curieuses découvertes. Creux, ils offrent parfois la possibilité d'une visite dans d'étranges salles noires, où se dessinent une faune et une flore de pierres qui suintent. Ces grottes ne sont pas aménagées. Deux lampes de poches suffisent pour faire profiter les visiteurs de l'émerveillement que procure la nature. Notre accompagnateur est d'autant plus attentif aux quelques touristes qui s'aventurent entre les « marmites » et les plages souterraines, les stalactites et les stalagmites rosées, brunes ou ocre. La géologie affiche discrètement ses mystères. La vie reprend ses sens à ciel ouvert, odeurs et couleurs, mouvements tranquilles des hommes. Au détour d'un bois, dans le circuit d'Orlando, le tourisme et ses petites hypocrisies font de nouveau surface : sous un auvent végétal, un caballero en uniforme vert attend sans impatience. Rafraîchissement à la machette à même une grosse noix de coco, avec un peu de rhum ; quelques cigares « bon marché » sortis de dessous un banc rudimentaire. Lorsque nous remontons à cheval le soleil apparaît derrière les mogotes. Certaines sont devenues blanches, d'autres violettes. Le coucher de soleil sur la vallée est magnifique, derniers rayons sur une merveilleuse journée.

Nous sommes revenus à Cuba pour engager également des échanges culturels. Encore une étape et nous en terminons avec la visite touristique.

Ce **lundi 8 novembre**, nous quittons Vinales pour Cayo Levista, l'une des petites îles de la côte nord, sur le bord du golfe du Mexique, face à Kay West en Floride, Etats-Unis. Nous imaginons un paradis balnéaire où le soleil brille toujours, où nous profiterons de la mer et de la plage : une journée de farniente avant de rejoindre la délégation de Cuba Coopération.

Nous quittons la vallée enchantée sans savoir quel magicien a fait lever les mogotes, et par quel tour de castrisme le tourisme n'a pas encore perverti la population et les paysages. Des questions demeurent. Nous ne découvrons que des gens en apparence heureux.

Vers le nord, les bananiers s'alignent le long des routes et dans les champs, les avocats poussent jusqu'à atteindre des tailles impressionnantes que l'on n'imagine mal dans nos supermarchés. La terre est travaillée à la charrue, tirée par des bœufs et poussée par de jeunes garçons. Les enfants courent et s'amusent à même la terre dans les rues de Palma, décidément bouillonnante comme le sont la plupart des villages que nous traversons.

Sur le bac qui nous mène en une demi-heure sur l'île, avec quelques voyageurs étrangers en mal de bains et de plages, le vent confirme l'automne et l'influences sournoise des derniers ouragans. Le complexe hôtelier est constitué de petites maisons en bois à deux étages, en lisière du sable blanc planté de palmiers et embarrassé d'étranges monstres blancs formés par les sièges de plastique entassés en attendant la pleine saison. Nous désespérons de trouver une côte paisible. Le drapeau sur la plage recommande de ne pas trop s'engager dans la mer. Nous en sommes réduits à un bain de cuisses et à de longues promenades. Les oiseaux

courent sur le sable, les nuages assombrissent le calme exotique, étrangement pesant lorsque les palmiers agitent leurs grandes feuilles.

A cette période de l'année Cayo Levista est un havre de paix. Rien n'indique que nous sommes plutôt à Cuba que sur une plage de Java. Ici comme dans le Pacifique, les paysans ne meurent pas de faim et savent tout faire : construire avec les moyens du bord ; réparer avec astuce à défaut de matériel et de matériaux. Le mojito du soir et le dîner nous ramènent à la réalité cubaine. Est-on singulièrement dans un système politique et économique différent ? Le touriste n'a aucune raison de se poser la question, même en payant avec ses Cuc. Et nous ? Juste en face des Etats-Unis, près des plages où se sont embarqués les « balseros », des centaines d'hommes et de femmes déçus à jamais par le régime, nous sommes loin de nos questions sur la révolution, l'embargo américain, l'avenir de l'île. Nous avons avant tout l'impression, que la misère n'est pas le lot des populations laissées pour compte par l'industrie touristique, contrairement à l'impression que l'on conserve de l'Asie où du Maghreb, par exemple. Effets de l'idéologie ? Certainement pas. Nous sommes en présence de femmes et d'hommes éduqués avec qui nous pouvons engager la conversation sans que celle-ci soit brutalement confisquée par un rite religieux comme cela est le cas dans les pays bouddhistes, par exemple. Nous ressentons la liberté comme partout dans les pays de grand tourisme. La télévision y est la même, avec ses séries américaines et les informations de CNN. Ce qui semble remarquable, ici, c'est que la culture paraît faire la part de la nécessité et de la soumission aux besoins matériels, davantage qu'aux contraintes idéologiques ou politiques ?

Qu'importe puisque la route est belle ! Plutôt séduisante. Il n'est jamais certain que l'on sache où elle mène tant elle garde de sa sauvagerie naturelle et manque de panneaux de signalisation.

Celle que nous empruntons, ce **mardi 9 novembre**, après avoir sauté de la petite île à la grande, sans nous être baignés, sans avoir frémis une seule fois dans les eaux du Golfe de Mexique qui séparent deux mondes méchamment voisins, est sauvage mais bordée de plantations. Les quelques véhicules à moteur qui s'y aventurent, ballottés entre nids de dinosaures et ravins des tempêtes, croisent une vie dense, d'enfants qui dansent, courent, de paysans à cheval où à motos, de bœufs tirant des charrettes, de bus bondés. La campagne grouille d'un monde qui se déplace selon des rythmes de temps variables : celui de la canicule ou de l'orage ; celui de moyens de locomotion providentiellement disponibles pour les hommes, les femmes et les enfants qui attendent au bord de la route, les uns pour des besoins opportuns, d'autres pour une nécessité vitale : se faire soigner ou réparer un matériel. Nous nous perdons dans les petites routes à la recherche vaine d'un pain de sucre, mauve sur les cartes postales. Les plantations et les cultures alternent, les maisons de bois et celles en toit de palme voisinent avec les habitations basses, en moellons et au toit plat, construites pour se protéger des ouragans et offrir un confort plus moderne. Nous zigaguons au pas sur la route défoncée et embarquons une jeune femme et sa fille jusqu'à Bahia Honda. Elles se rendent à l'hôpital de San Cristobal. Nous admirons à loisir la forêt, un terrain de basket tracé à la pioche en lisière de basse-cour, équipé de panneaux bricolés avec des jantes de vélo, sans filet, à proximité d'une école. Partout une école, le buste de José Martí devant la porte, symbole du maître avec les enfants : du savoir, de la poésie et de l'indépendance ! Nous nous rapprochons de la capitale dans une campagne toujours tranquille, où la population est active : un homme étale sa récolte de riz sur la route quasi déserte pour la faire sécher ; les rues et le marché des

villages sont grouillantes ; plus loin une guinguette en bord de mer accueille des « trabajores » pour la pause de midi.

Une fois sur l'autoroute, La Havane se profile, les premiers quartiers et les boulevards, jusqu'aux abords du Malecon. Notre hébergement est situé face à l'Hôtel National, chez Caroline et Lenin, au sixième étage d'un immeuble cossu des années cinquante. Les appartements y sont organisés en rond autour d'un large puits de lumière qui tombe dans le hall d'entrée équipé d'ascenseurs blindés, parfois en panne. Lenin est absent ! Nous qui rêvions d'avoir une conversation avec lui ! La chambre spacieuse donne sur un salon ouvert sur la baie, traversée lentement par un gros cargo et un bâtiment militaire.



Un autre voyage débute. Ce soir les vagues frappent les quais du Malecon et arrosent la chaussée. Les promeneurs écoutent les rugissements de la mer, filent lentement vers le lendemain. Nous avons deux jours pour découvrir ou redécouvrir la ville à notre gré avant de nous joindre à la délégation de Cuba Coopération. Nous tentons aujourd'hui,

mercredi 10 novembre, une première traversée du Vedado, depuis notre résidence jusqu'à la Habana Vieja et la Casa Victor Hugo. Nous décidons de passer par l'Université. L'escalier monumental qui grimpe aux savoirs est presque désert. Seul, un étudiant adossé à un animal de pierre, médite ou récite ses connaissances. Les grands bâtiments à colonnades et les jardins ne sont pas très vivants. Quelques groupes de jeunes filles et de jeunes gens discutent.

Peut-être est-ce deux d'entre eux qui nous rejoignent promptement dans une des rues voisines qui redescend vers le centre. La jeune fille et le jeune garçon sont noirs. Ils nous apprennent en quelques pas qu'ils étudient, l'une le sport, l'autre l'histoire. Sans transition ils nous proposent de nous conduire dans un petit café proche, où Fidel Castro venait en son temps, et qui serait devenu le siège du syndicat étudiant. La tradition y est de trinquer avec une boisson composée de cola, de miel, de sucre, de citron et de glace. Il ne fait de doute pour personne qu'il nous revient de payer ! La conversation qui s'engage devient vite politique : les temps sont durs, davantage aujourd'hui que sous Fidel, et surtout plus incertains ; Raoul aurait le souci de la politique quand Fidel avait le souci du peuple ; la liberté de paroles est plus difficile... La preuve ? Parlons plus bas, un professeur entre ! Les deux jeunes reprennent un verre. Ils nous demandent ce que l'on rapportera de Cuba en France. « Le socialisme » ! Malgré notre sourire, ils n'en reviennent pas de notre réponse. Silence ! A l'instant de la note tout se gâte. La tradition nous coûte une petite fortune. Le prix ne

correspond pas à la fonction annoncée de l'établissement. Et la jeune fille choisit ce moment pour demander de l'argent afin d'acheter du lait pour sa petite ! Nous sommes en colère. Les touristes ne sont pas tous millionnaires. Nous aurions préféré donner de l'argent pour du lait que payer des consommations à ce prix, etc... Les deux étudiants sont abasourdis et ne répliquent pas.

Le rêve serait-il passé ? Le pays s'enfoncerait-il dans des contradictions insurmontables avec des contrôles plus stricts qu'auparavant ?

Nous ressentons cet épisode comme un coup de matraque sur le crâne, plus lourd au fur et à mesure que nous descendons vers la ville. Que signifient ces discours volontaires tout en évoquant le danger d'une conversation libre ? Que signifient cette attention et cette écoute durant plus d'une heure pour en arriver à un acte de mendicité ? Qu'y a-t-il de juste dans leurs critiques et dans leurs espérances ? Cette rencontre n'est-elle que le fruit du hasard, où plus simplement le résultat d'une pratique banale autour de l'université ? Au fond, ces étudiants sont-ils représentatifs de la population ? Leurs déclarations correspondent-elles aux sentiments du peuple cubain ?

Des questions trottent dans nos têtes. Tout ce que l'on voit devient prétexte à interrogation : la circulation automobile plus dense et le nombre plus réduit des vieilles américaines remplacées par des véhicules chinois ou européens moins âgées ; les bus neufs, chinois également ? Les prix plus élevés de la plupart des produits destinés aux visiteurs étrangers sont-ils une conséquence du développement touristique ? Le Cuc (peso convertible) n'est-il pas petit à petit dévalorisé par rapport aux pesos avec en perspective la disparition de deux monnaies distinctes ? La présence de touristes cubains dans les hôtels, les restaurants, les lieux de loisirs, révèle-t-elle une société de moins en moins égalitaire ? Que va devenir Cuba si, comme la conversation avec nos deux étudiants peut le laisser supposer, la contestation qui prenait principalement pour cible les difficultés matérielles conséquence de l'embargo, se déplace sur le terrain politique ? On ne touche pas à Fidel ? Raoul en fait les frais ?

Rafraîchis, un peu douchés, nous traversons la ville, ces grandes avenues et ses rues bordées d'immeubles plus que défraîchis, les couloirs tapissés de vieux compteurs, les magasins toujours gris mais relativement achalandés, les pièces ouvertes et les cours fleuries ... La population est dans la rue, active ou attentive, se déplaçant vivement comme dans toutes les capitales, ou tranquillement assise sur le trottoir. Les femmes reviennent de courses ou du travail. Des hommes réparent les voitures ou les téléviseurs. Les enfants jouent.

Cette agitation plutôt sereine est moins visible dans la Habana Vieja que nous connaissons mieux, et où nous sommes séduits à tout instant par une vieille façade espagnole, une église ou un bâtiment des époques de grandeur de l'île. Avant d'aller à notre rendez-vous à la Casa Victor Hugo nous découvrons, juste en face, un immeuble rénové, musée consacré à un peintre espagnol contemporain : Martalo. Les pièces sont magnifiques, hautes et vastes. Les toiles sont intéressantes. Combien de logements confortables auraient pu être réalisés dans ces murs et avec cet argent ! Mais le financement est syrien ! Mais la visite est gratuite !

La culture n'a pas de prix. Nous nous baladons autour de la cathédrale. Nous visitons le musée Wilfredo Lam consacré à une exposition de photos et de photos peintes de Luis Arenas.

De retour à la « Casa » de notre grand poète nous retrouvons Irradia à la bibliothèque. Elle a organisé une rencontre avec des étudiants pour vendredi à 11 heures.

Au retour chez Carolina et Lénin par les rues de Centro Habana et du Vedado, les scènes quotidiennes ou insolites sont une agréable détente. Elles nous remettent des sensations désagréables d'une « fin du rêve ». Les jours à venir préciseront sans doute davantage la réalité.

Partout nous sommes bien accueillis. Bien que la présence française ne soit pas notable, nous la ressentons. Dans la rue, ce **jeudi 11 novembre**, le fils d'un diplomate français nous indique le bon chemin de l'Alliance française, nous raconte sa vie à travers le monde. A l'Alliance, la fille d'un diplomate, cubain cette fois, nous raconte sa vie à Paris et son projet d'enseigner notre langue. Dans un café littéraire de « Avenida de las presidentes », de jeunes clients engagent un brin de conversation en français.

Nous remontons à pieds cette avenue des présidents jusqu'à la place de la Révolution. Des bustes sont installés à intervalles réguliers, aux carrefours, et marquent, pierre à pierre, les chemins de l'histoire cubaine jusqu'au mausolée de José Martí. En face de celui-ci, sur les façades des ministères de l'immense place historique, le portrait du Che en fils noirs et celui de Camillo Cienfuegos, veillent à la mémoire et aux principes de la révolution.

Nous essayons enfin l'un des moyens de locomotions typiques de La Havane. Le « coco » est une sorte de Vespa jaune carrossée en coccinelle, assez peu maniable mais pratique avec un conducteur audacieux, pour traverser la ville par les grandes artères, jusqu'au Capitole. Nous avons envie de nous plonger à nouveau dans la vieille ville, de retrouver des lieux que nous avons visités il y a trois ans.

La place d'armes conserve ses bouquinistes et ses orchestres. Les livres en français sont rares. Question ambiance musicale, les airs sont toujours les mêmes : « guantanamera », « hasta siempre comandante », etc. Le café de Paris, avec son orchestre de jazz, est toujours à la même place, à un angle de la rue Obispo, à deux pas du restaurant de la rue O'Reilly où nous avons déjeuné au premier étage, il y a trois ans avec notre ami Samuel. Nous nous installons à nouveau sur le balcon qui domine la rue. Nous aurons droit, moyennant quelques Cuc, à nos caricatures approximatives et à quelques chansons.

Rien n'a véritablement changé. Au milieu des havanaises et havanais qui se pressent en tous sens, les touristes sont toujours très nombreux dans ce carré ancien de la ville, guettés ici ou là par des marchands de toutes sortes, ayant pignons sur rue ou à l'abri des regards, dans une cuisine, jeunes et vieux attentionnés, sans excès agaçants.

La Maison Victor Hugo, elle aussi, est toujours accueillante. Le portail grand ouvert sur la rue donne sur un vaste hall, où sont aménagées une exposition sur Victor Hugo et une autre sur la Tour Eiffel. L'activité semble avoir pris de l'ampleur et la structure s'est institutionnalisée. L'emploi du temps d'Ana-Maria, la directrice, est celui d'une responsable culturelle affairée entre les dossiers et les obligations administratives ou relationnelles. La présence d'une responsable de la bibliothèque, Iradia, met en évidence le développement et l'organisation des services mis à la disposition des cubains francophones. La confirmation d'Alain, que nous avons connu lors de notre première visite, assure pour nous une continuité. La chaleur amicale est toujours là, essentielle.

Sur la Vieille place, l'immeuble au démenagement duquel nous avons assisté il y a trois ans, est toujours en cours de restauration. Derrière la belle façade verte, les travaux se poursuivent. Tout à côté, la Maison de la Wallonie a bénéficié de meilleurs financements. Elle est remise à neuf dans des couleurs jaunes et claires. Elle accueille de nombreuses activités, comme ce concours de dessins sur la Belgique auquel a participé notre



caricaturiste de la rue O Reilly. Tout à côté, sur une autre face de la place, la casa « bleue » de Las Hermanas Cardenas offre aux visiteurs de petits trésors originaux de la culture contemporaine : expositions inclassables, piano déhanché aux cordes fleuries, cadres baroques de l'atelier de fabrication qui assure la fonction patrimoniale de l'établissement.

Nous avons apprécié aujourd'hui toutes les couleurs de la capitale, jusqu'au rouge sang et à l'or du couché de soleil sur le Malecon, où des jeunes filles en costume de cérémonie pausent pour la photo. Nous sommes remontés tranquillement « chez nous », sous une fine pluie rafraîchissante.

Nous sommes **vendredi 12 novembre** et nous avons rendez-vous à 11 heures à la Casa Victor Hugo. Nous avons répété notre intervention une ultime fois sur la loggia de Carolina, devant les curieuses toiles peintes par Lénin, face à l'océan.

Nous traversons la ville en remontant la rue parallèle au Malecon jusqu'au Prado. Nous ne sommes pas réellement stressés mais l'idée de lire mes poèmes, en français évidemment, devant un public espagnol, a quelque chose d'improbable. Une bonne quinzaine de personnes nous attendent. De jeunes étudiants en majorité, et quelques auditrices et auditeurs plus âgés. Tala est cubaine, critique d'art ; elle apprend le français à la « casa ». Un retraité parisien coopère ici à chacun de ses fréquents voyages à La Havane.

L'écoute est profonde, la participation sans fard. La plupart des auditeurs sourient, questionnent, lisent ensemble quelques vers, par bribes comme nous le leur en avons fait la démonstration avec la lecture d'un petit poème.



Après cette heure de pur bonheur, trois étudiantes nous demandent de l'aide pour un mémoire sur l'art durant la période de l'absolutisme, sous le règne de Louis XIV. L'échange est agréable, enthousiaste. Nous nous reverrons.

Nous reprenons, enchantés, le chemin du Malecon que les vagues submergent par à coups. Quelques minutes plus tard, de notre sixième étage, nous n'apercevons plus la mer. L'orage gronde et les lumières s'éteignent. L'électricité revient à peine quelques secondes après le dernier coup de tonnerre. A l'évidence les installations et le réseau sont organisés en prévision des excès du temps, que les cubains ont souvent à affronter. A Cuba les ouragans font rarement des victimes. Les mêmes en font pourtant des centaines, voire des milliers, dans les îles voisines ou sur la côte des Etats-Unis !

La bourrasque n'a pas duré et n'a pas bousculé nos projets. Nous retournons en taxi dans la vieille ville, assister à un concert de piano, à 17 heures. Dans l'Oratorio San Felipe, récemment restauré, l'Alliance française accueille Johanna Tran, pianiste née en République Dominicaine. Devant une faible assistance francophone, au programme pour terminer en beauté la journée : Schubert, Ravel, Scriabine, Rachmaninov et Chopin.

Une nouvelle étape de notre voyage commence. Jusqu'ici nous avons découvert, écouté et regardé, seuls. Sans aide nous avons essayé de comprendre. Nous avons interprété à notre manière les scènes que nous vivions et celles qui se déroulaient sous nos yeux. A partir d'aujourd'hui, **samedi 13 novembre**, nous allons nous fondre dans un groupe, rencontrer d'autres personnages, d'autres populations, grâce à la délégation de Cuba Coopération.

Le premier rendez-vous avec elle est prévu à 9 heures à l'Hôtel National, juste en face de chez Carolina et Lénin. L'établissement est l'un des plus grands et des plus luxueux de La Havane. Le hall est immense. Les jardins dominent le Malecon et le golfe.

Bien des membres du groupe connaissent déjà Cuba. Nombreux sont ceux qui ont l'habitude de ce genre de délégation, et d'y accueillir de nouveaux membres. Le tour de table de la réunion plénière nous donne une idée de la composition du groupe : des élus, notamment de la banlieue parisienne ; des responsables syndicaux et associatifs ; quelques chefs d'entreprise. Tous ont leurs propres motivations et leurs objectifs, qu'ils expliquent à l'assemblée avec plus ou moins de simplicité. Pour une part, la discrétion est sympathique et le restera durant le séjour. D'autres s'annoncent d'emblée comme référents ou comme boute-en-train. Tous assurent la fermeté de leurs intentions d'aider Cuba. Ce qui se confirmera au cours du voyage avec plus ou moins de sens critique, au fur et à mesure de la confrontation avec les réalités quotidiennes de la vie cubaine.

En montant dans le vieil autobus mis à notre disposition - vieil autobus de la RATP offert par Cuba Coopération en 2005 - les premières plaisanteries donnent le ton des contradictions qu'il nous faudra surmonter fréquemment, entre admiration et désolation, tant les enjeux de la coopération sont essentiels et paraissent parfois dérisoires. Il pleut dans le bus !



Nous sommes attendus au Grand parc Métropolitain : 700 hectares dans la ville, 200 000 habitants ; plusieurs quartiers d'habitations, d'activités économiques et de loisirs, dans la verdure. L'accueil est chaleureux. Le soleil perce l'abondante végétation. Vidéos, musiques, danses, théâtre, peintures, ... Les enfants racontent l'histoire de leur pays avec autant d'enthousiasme que d'application, sans que le rythme de leurs évolutions et sans que l'harmonie des chants ne défaille. Nous apprécions le mojito avant le repas d'accueil. Nous apprenons à mieux connaître les membres de la délégation.

Au-delà du spectacle et des enjeux de développement exposés par nos hôtes, les discussions durant le repas nous fournissent de premières réponses, parfois différentes selon notre interlocuteur, concernant le fonctionnement du système politique et économique, le type de représentation et les perspectives de transformation qui s'annoncent, le poids de l'embargo américain, le courage et la résignation dont les cubains semblent faire preuve pour poursuivre leur révolution malgré les difficultés matérielles.

Mais quelles réponses satisfaisantes pourrions-nous retenir quand à l'absurdité apparente du commerce de glaces à Copélia, où nous nous rendons par curiosité au retour du parc !

Les cubains font la queue gravement aux quatre entrées de l'étonnant bâtiment, bleu délavé, au centre d'un parc sur la Rampa (calle 23). L'ambiance est particulière, à la fois bon enfant et démesurément studieuse pour acheter une banale gourmandise ! Que représente ce besoin transformé en sport national, ce temps figé au milieu de la journée ? Faute de disposer d'un peu de monnaie locale nous ne goûterons pas la glace de Copélia. Le soir, nous apprécierons le dîner dans un restaurant du Vedado, repéré lors d'autres voyages par une partie de la délégation qui nous a gentiment intégrés.

Le premier rendez-vous du lendemain, **dimanche 14 novembre**, est prévu à l'Alliance Française. Le temps d'une promenade dans le parc de l'Hôtel National, nous reprenons à pied le chemin de l'Alliance, par les rues ombragées aux trottoirs défoncés, longées en alternance de villas bien entretenues construites avant l'indépendance pour la bourgeoisie, et d'autres délabrées, toutes très vivantes, qui abritent plusieurs familles.



Dans le programme de la délégation nous avons choisi de suivre le travail d'une école de langue créée par une française : « jouons et chantons en français ». Tous les dimanches 1200 enfants, de la maternelle au collège, se succèdent dans les locaux de l'Alliance : de toutes couleurs, disciplinés et joyeux dans leur apprentissage. Ils nous accueillent en français, chantent en français les chansons inventées pour eux, répondent en français à quelques

questions, et sourient, sourient pendant que les animateurs nous expliquent leur démarche, leurs méthodes, leur enthousiasme. Tous donnent du sens à leurs interventions. Ils nous font partager leurs objectifs, l'importance de la connaissance et des échanges pour leur avenir et celui de leur pays. Pour eux l'Alliance

française est un lieu magique où ils apprennent et trouvent un travail ; où ils participent, avec les enfants et leurs parents, à la mobilisation commune de la France et de Cuba pour l'éducation.

Association indépendante mais très dépendante de la politique et des financements des deux pays, l'Alliance fait ce qu'elle peut avec les moyens qu'elle obtient. Le directeur actuel est du genre à tenter de résoudre les problèmes plutôt qu'à s'embarrasser dans les questions nombreuses et complexes qui composent son lot quotidien. Volontaire et convaincu, il fait des projets, avance de façon pragmatique en gérant la complexité de l'institution et sa situation aujourd'hui dans l'île.

A midi nous retournons en taxi dans la Vieille Havane. La réalité est d'une autre nature. La foule des touristes et celle des cubains se mêlent. Les rencontres se font et se défont autour des plus avides de Cuc, mais aussi des étrangers avides de « marché noir ». Il est possible de se procurer des cigares authentiques et bon marché dans une arrière cuisine ; de manger en musique pour 10 Cuc, boisson comprise, en se recommandant d'un « cicérone » cubain ou français rencontré « par hasard », connu et reconnu des habitués de la rue Obispo ... A quel jeu joue ces derniers ? Pourquoi cette incitation à entrer dans les petits trafics des autochtones ? D'où sortent les cigares ? ... « Que fait la police » ? ??

Nous nous promenons dans les rues anciennes particulièrement fréquentées le dimanche. Peu d'immeubles, à l'exception de ceux qui ont été restaurés ou sont en cours de restauration, échappent aux cicatrices destructrices du temps et de l'histoire, de la vie quotidienne des familles qui grandissent, de plus en plus serrées dans des logements construits au cours des siècles précédents pour l'aisance de leurs propriétaires. D'autres immeubles penchent dangereusement où sont étayés entre eux, au-dessus de la rue, par des poutres de bois enchevêtrées plus ou moins astucieusement. Le patrimoine est une idée de propriétaires égoïstes qui se moquent des efforts que devront assumer les générations suivantes au nom de la mémoire collective. Il est une idée généreuse lorsqu'il assume un logement pour tous, à la condition que la collectivité en assure l'entretien. Difficile à Cuba faute de moyens et de richesses !

L'embargo ! Les bâtiments sont dans la misère. Pas la population. Que d'efforts et d'optimisme, que de décennies en perspective avant de parvenir à relever tous ces murs des ruines de l'histoire, à offrir enfin des conditions plus décentes aux générations d'aujourd'hui et à celles qui préparent l'avenir !

L'apport des touristes est décisif pour les familles comme pour l'économie de l'île ! Nous aurions tort de nous priver. Rhum, cigares, langoustes, guitares et chants contre quelques Cuc : passages obligés sous le soleil. Nous sacrifions à une dégustation et à quelques achats à la Maison du Rhum.

Lundi 15 novembre : Roger Vailland entre à Cuba : l'un des derniers pays communistes ? Sans doute y est-il déjà entré avant et après la révolution ? Le hasard de notre proximité avec Meillonnas où l'écrivain a vécu avec sa femme Elisabeth, de notre activité au sein de l'Association « Les Amis de Roger Vailland » nous fait porter la « lourde charge » d'ouvrir à nouveau une porte sur sa vie et sur son œuvre, dans un pays sur lequel nous ne connaissons guère son avis, lui qui a parcouru le monde avec lucidité, qui a espéré en l'homme nouveau, en un après-capitalisme. Hasard du temps et des œuvres, des grandes et des petites, nous sommes à la Maison Victor Hugo à La Havane pour en parler. Nous n'en espérons pas tant. Grâce à Cuba Coopération, celle-ci est en marche, et nous y contribuons sur le plan culturel.

Nous avons fait une ultime révision du haut de notre sixième étage face à l'océan. Nous prenons très au sérieux notre intervention, par respect pour nos hôtes. Elle est annoncée dans « La bohème », le journal de l'Alliance française, dont le numéro de novembre s'ouvre sur le poème de Blaise Cendrars intitulé : « Tu es plus belle que le ciel et la mer ». Silencieux, sans doute accaparés par la responsabilité du moment, nous avons traversé la ville par Infantada et San Rafael, sans relever des scènes de la vie quotidiennes qui frappent notre réflexion et notre imagination en d'autres instants.

Irada a préparé la salle du premier étage et étalé sur une grande table les ouvrages offerts à la Maison Victor Hugo par l'association « Les Amis de Roger Vailland ». Plus d'une vingtaine de personnes sont installées : quelques Français et une majorité de cubains, intéressés par notre exposé et la lecture de passages de « La Loi », « 325 000 francs », « La fête », « De l'amateur », « Eloge de la politique ». Nous répondons à de nombreuses questions et aux commentaires d'un professeur de l'université passionnée par le surréalisme et l'engagement politique de Vailland. Nous sommes réellement surpris par le nombre des auditeurs, la diversité des générations, par l'attention et les demandes qui suivent notre intervention. Une femme se précipite sur « 325 000 francs », une autre sur « Eloge de la politique ». Nous sommes sollicités par un homme qui souhaite notre participation à une rencontre littéraire. Le professeur de français, qui partage son temps entre Paris et La Havane, nous invite à venir présenter Roger Vailland à ses étudiants, mardi.

Cet enthousiasme est décidément très agréable. L'un des « drames » de Cuba tient sans doute dans la contradiction entre la culture et les efforts réalisés en matière d'éducation, et le manque de moyens matériels pour exprimer les connaissances et concrétiser le progrès : manque de papier, d'ouvrages étrangers, difficultés de transport et de communications, etc. Reste à savoir si le blocus est le principal responsable de la pénurie ou si celle-ci n'est pas également le résultat d'une volonté de contrôle et un moyen de maîtriser le développement ? La « Révolution » est toujours présente. Il n'est pas question de tenir le peuple dans l'ignorance, tout au contraire. Mais celui-ci est contraint dans la plupart de ses activités pour maintenir un des principes essentiels de la Révolution : l'égalité. Le principe semble peut-être chanceler.

Nous prolongeons notre plaisir à la terrasse ensoleillée d'un restaurant italien près de la Place d'Armes. Une autre préoccupation nous perturbe ! Le professeur d'université a annoncé à qui voulait l'entendre que le Président Sarkozy avait démissionné. Elle a maintenu la véracité de son information malgré notre perplexité. Nous nous perdons en hypothèses aussi farfelues que politiques. Joint par téléphone, notre fils et notre fille démentent. De retour à la « Casa » pour l'inauguration de l'exposition Gustave Eiffel, et avant la conférence de Philippe Bonnet, ancien directeur des affaires culturelles à l'ambassade, membre de Cuba Coopération, nous apprenons que le gouvernement a démissionné pour permettre le remaniement ministériel annoncé ; mais pas le président !

En trois jours bien remplis nous constatons l'efficacité de l'association et de nos hôtes cubains. Attentifs, les uns et les autres nous font confiance et font ce qu'ils peuvent pour bénéficier de notre bonne volonté. Nous avons d'ores et déjà atteint nos objectifs avec Vailland et avec mes poèmes, même si nous n'avons pas pu travailler davantage avec des danseurs et des musiciens locaux. Si cela se passe de la même manière à Cienfuegos et dans l'Escambray nous serons comblés !

En attendant, ce soir c'est réception à l'ambassade ! Prière de sortir ses beaux habits et de bien se tenir ! La demeure de l'ambassadeur est magnifique. Un palais de type vénitien dans la verdure, dans le quartier de

Miramar. Mais monsieur l'ambassadeur, qui vient d'arriver et organise sa première réception officielle, se plaint de quelques délabrements et nous invite à ne pas nous éparpiller sur le perron, inquiet d'éventuelles chutes de corniches. Il va jusqu'à nous demander si l'association ne pourrait pas l'aider à restaurer le palais ! S'il s'agit d'humour, il est déplacé. A moins que le culot du Président Sarkozy ne devienne une qualité recommandée aux ambassadeurs ? Heureusement, la soirée est aussi l'occasion de mieux connaître les membres de la délégation.

Le lendemain, **mardi 16 novembre**, nous partons en début d'après-midi pour Cienfuegos, avec la délégation. Sans doute y serons-nous moins autonomes. En contrepartie, nous aurons la possibilité de mieux nous rendre compte de l'action concrète que mène Cuba Coopération.

Le dernier déjeuner chez Carolina et Lénin est aussi léger et de mauvais goût que les précédents. Nous l'avalons plus rapidement. Nous prenons congé sans effusions, impatientes que nous sommes de nous rendre à l'université de langues. Nous n'avons toujours pas entendu la voix de Lénin ! Son air bourru cache peut-être une grande timidité ? A moins que, en bon macho, il ne laisse Carolina s'occuper des petits à côtés qui rapportent « gros ». Si bien que celle-ci, entre son travail d'ingénieur en travaux publics, son mari, son fils étudiant, et ses tâches hôtelières, n'a pas trop de temps à consacrer aux visiteurs étrangers à qui elle ne met que son toit à disposition. Nous regretterons de cet appartement de la calle 21 face à l'hôtel National, la vue sur le Malecon et le port de La Havane !

La professeure de français nous a donné rendez-vous au pied de notre immeuble, pour nous mener à l'Université où nous devons présenter Roger Vailland aux étudiants de l'une de ses classes. Elle arrive à l'heure, ... et à pied ! Nous imaginions qu'elle s'était proposé de venir nous chercher en voiture, compte tenu des difficultés de transport. En fait, elle se propose de nous guider pour une ballade à sa manière, de nous faire partager sa vision de la ville et ses connaissances. Elle nous mène d'abord à l'hôtel Havana Libre. Construit pendant la période de Batista, l'hôtel est immense et laid. Il a servi de quartier général à Fidel Castro après son entrée dans La Havane en janvier 1959. Geneviève est bavarde et souhaite partager son expérience et ses analyses. Elle est enthousiaste et en cela ne trouble pas l'ambiance générale. Elle est cependant peu indulgente, voire très critique sur certains aspects de la révolution, estimant avec nostalgie que « les héros sont fatigués ». Elle peste contre certaines absurdités qui prennent l'embargo pour prétexte. Par exemple ? L'obligation de rester à la porte d'un petit café, dans la gare routière centrale, en attendant qu'une table et des chaises se libèrent. Où sont les chaises ? Pourquoi les vieux sièges ne sont-ils pas réparés ?

Sur le chemin de l'université, elle emprunte des détours. Nous traversons le site de l'hôpital pour nous rendre sur un grand boulevard et prendre l'un des fameux bus de la capitale. Il y a foule à l'arrêt. Tout le monde grimpe dans le long véhicule, sans bousculade, glisse une pièce dans une urne transparente qui ressemble davantage à un tronc d'église, et que personne ne contrôle. Pas de resquilleurs en apparence ! Quelques centimes de Cuc pour trois passagers ! La solidarité et les biens usés de la révolution ont de beaux restes ! Etonnant, pour nous chez qui tout est contrôlé en amont, en aval et sur le champ, par des appareils électroniques et des employés souvent sourcilieux afin de ne pas être pris en défaut.

A l'université tout est vétuste. Délavés et abîmés comme étaient ceux de beaucoup des universités françaises dans les années quatre-vingt, les murs auraient besoin d'un peu de fraîcheur. Les pièces sont surchargées. Les bibliothèques sont mal aménagées avec de vieux rayons en tous sens, de vieilles armoires métalliques qui

laissent peu de place aux bureaux pour les employées et le travail des étudiant(e)s ; les livres cornés et usés laissent deviner la fréquence des échanges. Les classes sont aménagées avec les mêmes estrades que nos écoles primaires des années soixante : des sièges en bois et en tubes avec une écritoire qui se rabat, un grand tableau vert ... Quand à la salle des professeurs de langues ! Deux bureaux se font face dans une pièce aveugle ; un ordinateur en état de marche mais dont la lenteur d'exécution situe son âge avancé ; des casiers bancals en planches fines pour le courrier et les notes aux enseignants. Le fauteuil est éventré ! « Voyez cela » exprime Geneviève sur un ton de reproche plus que de colère, « ce n'est sans doute pas la faute de l'embargo ! ». Elle redevient plus fière devant « sa » bibliothèque d'ouvrages français. Elle a dépoussiéré elle-même la petite pièce, l'a équipée d'étagères et a organisé le rangement pour le prêt. Gare aux étudiants qui ne rendent pas les livres ! Il faudra lui faire parvenir des ouvrages de Roger Vailland. Celui-ci est absent de sa collection et n'apparaît même pas dans les anthologies françaises qui sont à disposition ! C'est dire à quel point, pour elle, nous n'avons pas de leçons à donner en matière de manipulation idéologique !

Tout en parlant, parlant, et en se laissant aller à des commentaires aussi critiques que plein d'espoir, Geneviève prend garde au moindre détail matériel qui facilite notre présence et la compréhension de notre intervention. Une trentaine d'étudiants répondent à l'appel durant les vingt premières minutes du cours : difficultés de transport obligent ! Ils écoutent attentivement notre exposé et nos lectures, entrecoupés d'explications et de commentaires du professeur. Nous ne saurons guère ce qu'ils en ont retenu, ce que nous leur avons réellement apporté. Nous sortons cependant de ce cours extraordinaire avec une certaine admiration à l'égard des élèves et du professeur, et l'impression d'un grand respect de ceux-là pour l'institution universitaire et la nécessité d'apprendre. Geneviève nous fait accompagner par une étudiante qui accepte gentiment de nous conseiller un taxi parmi ceux qui, officiels ou non, stationnent dans le quartier. La conversation durant la promenade nous donne l'occasion de vérifier une nouvelle fois à quel point beaucoup de jeunes sont engagés dans de petits boulots, notamment d'enseignement, pour vivre et payer leurs études.

Au revoir La Havane ! Notre séjour a été formidable dans la mesure où nous avons visité à notre guise et avec des « guides » de la délégation. Nous avons découvert des quartiers mal connus, très populaires. Nous avons fait découvrir un peu de la littérature française à des femmes et des hommes gourmands de culture.

Nous arrivons à Cienfuegos à la nuit tombée après cinq heures de voyage dans un bus chinois confortable. Nous sommes accueillis au siège du PDHL (programa de desarrollo humano local), d'où une jeune fille nous mène à notre lieu d'hébergement, chez un couple bien propre et attentionné jusqu'à la rigidité. Notre chambre est petite mais confortable.

Nous n'avons guère le temps de l'apprécier car nous devons nous rendre en car au repas d'accueil offert par les autorités locales. Dans la précipitation anarchique d'un premier contact nous avons probablement trouvé un traducteur pour une lecture de poèmes. Ernesto est disponible et volontaire, visiblement séduit. L'accueil très attentionné, la qualité du repas, les discours, laissent imaginer la gratitude dont est l'objet la délégation, en remerciement de son action.

Au matin du **mercredi 17 novembre**, nous faisons plus ample connaissance avec la « casa » dans laquelle nous allons séjourner quelques jours. Une maison cossue avec une grande terrasse fleurie et ombragée qui

domine la rue. Nous y prenons un petit déjeuner beaucoup plus fourni et de meilleur goût que chez Carolina : ananas, petites bananes délicieuses, miel, bon thé et bon pain.

La visite protocolaire de la ville, parfaitement organisée par les responsables du PDHL, débute au parc Martí avec en fond sonore l'harmonie qui répète en public dans le kiosque. Après un historique détaillé de la ville créée par des français de Bordeaux au début du XIX^e siècle, la visite se poursuit sur le chantier d'une école d'apprentissage, en construction par les apprentis eux-mêmes. Les enseignants semblent particulièrement fiers de l'avancée des travaux depuis la dernière visite d'une délégation de Cuba Coopération qui participe au financement du projet.

Nous retrouvons la même attention et une évidente amitié lors de la visite du fameux théâtre Terry. L'édifice a été en partie restauré, également avec l'aide de Cuba Coopération. Les nombreuses loges pour les spectateurs et la machinerie du plateau sont en bois. La scène est vaste, légèrement en pente. À l'étage, dans une vaste salle ouverte qui domine la place, nous sommes invités à assister à une démonstration par les jeunes filles de l'école de danse espagnole.

Nous avons rendez-vous à midi avec le directeur du théâtre, Miguel Canellas Sueiras, avec lequel nous devons déjeuner. Il ne parle pas un mot de français mais discute sans se poser la question de la langue, prêt à favoriser au mieux notre séjour et nos rencontres, à Cienfuegos et avec le Théâtre de L'Escambray.

Il nous ouvre son bureau afin de préparer avec Ernesto la lecture de quelques poèmes de « Echos du cœur et des combats » et des textes de Roger Vailland. Cuba Coopération a pris en compte nos propositions, en apparence éloignées des projets plus concrets mis en œuvre dans la région : assainissements, agriculture, écoles, électricités, etc. Il y a certes quelque étrangeté à lire des poèmes dans notre langue devant un petit public de langue espagnole et quelques nouveaux amis français qui les découvrent. Nous n'imaginions pas une telle aventure. Dans le joli patio du théâtre, ouvert aux plus diverses formes d'art, nous ne pouvons qu'être ravis de cette présentation. Tout autant des applaudissements que de la concrétisation du projet et de la considération de nos amis cubains à l'égard de notre culture. Nous tissons ainsi des liens amicaux. Nous plongeons davantage dans la vie du pays. Ernesto est heureux d'échanger sur l'histoire et sur le présent de son pays : les contradictions, les difficultés et les espoirs. L'apparition de nouvelles inégalités et le développement d'une catégorie de nouveaux riches, avec le développement du tourisme, l'inquiètent d'autant plus que des réformes économiques sont en débat, au programme du prochain congrès du parti communiste qui aura lieu en avril. Raoul Castro vient de l'annoncer. Il est inquiet d'imaginer des réformes qui pourraient mettre en cause les bases égalitaires de la Révolution. Il constate avec satisfaction que, depuis quelques mois, les citoyens parlent davantage politique que de caniveaux et de voisinages, dans les réunions des comités révolutionnaires de quartiers.

Pour clore une première journée étonnante au centre de l'île, nous assistons à un concert du chœur national de Cuba au Théâtre Terry : musique classique, négroes spirituals, et musiques traditionnelles, un programme à l'image des métissages qui font la richesse du pays.

Le lendemain, **jeudi 18 novembre**, nous sommes toujours dans l'enchantement. Petit déjeuner sur la terrasse. Penchés sur le parapet, un aspect de la révolution cubaine vit en raccourci, sous nos yeux, à gauche, au carrefour. Nous sommes intrigués par la colonne qui laisse partir un à un ses équipages. Des carrioles tirées

par des chevaux - qui laissent tomber leurs crottes dans un sac attaché à leur cul- transportent de 6 à 8 personnes, à intervalle plus ou moins réguliers, nos yeux. La file correspond à un arrêt de bus pour l'hôpital. Les carriages partent les uns à la suite des autres, toutes les minutes. Le pas des chevaux sur les pavés résonne. Les passagers ont le sourire où un air grave. Les plus âgés ont connu un mode de transport en commun plus moderne, plus confortable et plus rapide. C'est que Cienfuegos, l'une des cinq plus grandes cités du pays, possédait avant la Révolution, un tramway dont les rails restent enchâssés dans les rues. Les transports en commun existent toujours, d'autant plus nécessaires que la ville s'est étendue et que les véhicules à moteur ne sont pas nombreux. Les véhicules ne sont plus les mêmes ! Tout le pays a été capable de faire un tour complet, une « révolution », pour tenter d'aller de l'avant selon son propre modèle ? Régression où construction sur d'autres bases ? Production indigente où maîtrise du développement et de l'environnement ? Durant ce deuxième voyage, tout se confirme plus complexe et plus incertain.

Nous pensons déjà au rendez-vous avec Rafael Gonzalez, là bas, dans la campagne, à la Macagua où fut créé le théâtre de l'Escambray en octobre 1968. L'envie de faire connaissance avec le site et les acteurs découverts dans le film de Michèle Guenoun lors d'un Festival d'Avignon, va se concrétiser. Si tout ne paraît pas possible à Cuba lorsqu'il s'agit d'aborder les projets par les besoins matériels nécessaires à leur mise en œuvre, tout devient possible lorsque les projets sont abordés de manière « politique », et exigent avant tout de belles relations humaines.

Nous rejoignons le Théâtre Terry alors que la plus grande partie de la délégation rayonne en trois groupes dans différentes directions, afin de se rendre compte de l'avancée des programmes de coopération (dans le cadre du PDHL qui constitue une partie d'une démarche « Agenda 21 »). Une voiture et son chauffeur nous attendent. Illiana, chargée des publics, sera notre interprète. Elle connaît le théâtre de l'Escambray mais ne s'est jamais rendue à la Macagua. Miguel, qui sort d'une opération, est fatigué et ne nous accompagnera pas ; sinon avec ses vers dans un recueil de poèmes qu'il nous offre, intitulé : « *Latido cotidiano* ».

La Macagua est située au pied des montagnes de l'Escambray, au détour d'un virage avant le gros village de Cumanayagua. Nous franchissons la barrière d'une sorte de lotissement dont les bâtiments blancs s'éparpillent dans la végétation. Un buste en pierre du Che se dresse au-devant de l'un d'eux, en partie détruit. Un homme nous indique celui où se trouve Rafael, d'où sortent des voix fortes. Nous entrons dans une grande pièce : une sorte de vaste atelier vide dont le fond forme une scène sur laquelle sont disposés de façon mystérieuse des chaises et des divans, et dont les ouvertures à cour et à jardin donnent accès aux coulisses, dans la nature. Rafael est en répétition avec un groupe de jeunes. Il nous accueille en souriant comme si nous étions attendus depuis toujours, et sans que la répétition ne cesse. Cinq jeunes gens improvisent sur un mode de jeu qui ressemble à la comedia del arte. Sans comprendre la langue nous imaginons les situations, les personnages, les sentiments, l'humour. Chacun des comédiens se livre pleinement. Pas de sur-jeu mais une application maîtrisée pour tenter de tenir les personnages, tant dans la parole que dans le jeu physique. Sans doute pour quoi l'on parvient à deviner les situations.

Rafael est heureux de nous montrer le travail de ces jeunes élèves, avec lui quelques mois dans le cadre de leur formation d'acteur. Illiana assure les échanges sur l'histoire et l'évolution du théâtre de l'Escambray, ses rapports avec les soubresauts de la révolution. Rafael est arrivé là à 17 ans, avec Sergio Corrieri et quelques acteurs de La Havane. Tous étaient désireux de révolutionner le théâtre sur le plan esthétique autant que

politique, influencés par Brecht et par Piscator ; de travailler avec les paysans qui ignoraient le théâtre et que le théâtre ignorait, dans cette région qui est l'une des plus pauvres de l'île. Il a participé à la construction des bâtiments, aux travaux agricoles pour nourrir la troupe pendant les périodes difficiles (jusqu'à 4000 volailles et 150 porcs !) ... Des travaux pour lesquels ces pionniers ne possédaient guère de compétences, et qu'ils ont fini par abandonner. Rafael aime raconter. Il est fier du travail accompli. Il a le goût du débat, comme la plupart de ses pièces le suscite, vouées à la critique d'une société qui a voulu sa révolution, mais où perdure, dit-il, un certain dogmatisme, père des préjugés et des stéréotypes. Son théâtre d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier. La société évolue et les événements historiques pèsent plus qu'ailleurs sur son île. Mais, persiste la nécessité de la transmission des valeurs de la Révolution aux jeunes générations. La création, l'action culturelle, le théâtre, sont des moyens, à condition de se renouveler et de former des jeunes.

Rafael développera tout cela pendant le repas, échangeant aussi avidement avec nous sur l'art, le libéralisme et le socialisme cubain ; sur le poids de l'embargo, la liberté et la révolution, les nécessités de changements, et à propos du projet que nous avons de produire l'un de ses spectacles au festival d'Avignon. Il souhaite en savoir plus sur ce que l'on appelle le grand marché du festival « off », sur les rapports avec le festival « in », sur la signification que peut avoir, pour des spectateurs occidentaux, la pièce dont il nous a demandé de lire la traduction pour en gommer les « cubanisms » : « She loves you, yee ye ye... ». Formidable dialogue ! Il nous explique encore comment, dès le lendemain, une page de son histoire se tourne. Tout le monde plie bagages jusqu'au moindre bibelot. Lui-même quittera définitivement la maison qu'il s'est construite. Fin février, si le chantier se déroule comme prévu, toute la troupe réaménagera dans des locaux neufs, sur le même site. Rafael attendait cela depuis longtemps. Raoul Castro a promis de débloquer le financement de la restauration lors d'une visite dans l'Escambray. Les bétonneuses sont là. Le théâtre lui-même a été démoli. Nous en découvrons les ruines avec émotion. Cette fois Rafael y croit. Il quitte sa maison, son village, avec plus d'espérance que de nostalgie car il reste avec sa communauté. La nostalgie est davantage perceptible chez les jeunes comédiens qui partent dès le lendemain pour Santa Clara. Autour de Rafael, le maître et le patriarche tout sourire, la casquette vissée sur sa calvitie comme un joueur de base-ball, nous prenons le café avec la petite troupe et nous évoquons leurs projets : une pièce sur Sarah Bernhardt, connue pour être venue jouer au Théâtre Terry de Cienfuegos.

Rafael s'exprime très librement avec nous comme il s'exprime librement dans son théâtre. Sa première pièce, « Molinos del Viento », qui mettait en jeu une critique du système scolaire, a suscité de très vifs débats dans l'île. Aujourd'hui, avec l'expérience professionnelle et ses voyages en Amérique du sud, il a fait sienne une devise ici répandue : « dans le cadre de la révolution tout est possible. Hors de la révolution rien n'est acceptable ». Il nous fait comprendre que s'il n'est pas près à tout approuver au nom de la révolution il défendra becs et ongles les acquis de celle-ci et les perspectives qui se dessinent.

Pour nous, un « rêve » se réalise au-delà de nos espérances. Nous revenons tardivement de la Macagua et nous rejoignons la délégation à la Playa Rancho de La Luna. La nuit est tombée. Le bain sera pour une autre fois. En d'autres circonstances le plaisir de se jeter dans « La Caraïbe » aurait été le plus fort. Aucune déception pourtant, ce soir. Nous avons tant d'impressions à exprimer à nos amis de la délégation. Eux ont aussi tant de nos choses à nous dire !

Pour la dernière journée complète de la délégation à Cienfuegos, ce **vendredi 19 Novembre**, nous aurions aimé partager ses visites et nous rendre compte du travail de coopération réalisé. Mais nous sommes décidément accaparés par l'emploi du temps culturel que Miguel a organisé pour nous. Il connaît tout le monde et tout le monde le salue dans la rue. Ici le « théâtre national » est un partenaire réel pour les acteurs culturels de la cité. Pas d'hégémonie prétentieuse comme cela est souvent le cas dans notre pays. Une volonté d'accueillir autant les artistes que les spectateurs. Le plus difficile étant évidemment de faire venir les habitants qui n'ont guère de moyens de locomotion. Aussi, lorsque l'on parle à Miguel des actions de la Maison du Théâtre de l'Ain, qui travaille et produit des petites formes dans les villages et les appartements, il montre un réel intérêt. A Cuba l'offre est dense et diversifiée. L'un des enjeux est de la rendre accessible. Le programme d'aujourd'hui nous en donne une idée.

Illiana nous accompagne toujours. Elle traduit nos échanges avec Miguel, aussi curieux de notre culture et de nos pratiques politiques qu'il semble animé de nous convaincre des atouts que le peuple cubain doit tirer de sa révolution. Au-delà de son discours il souhaite que nous rencontrions les comédiens, les danseurs, les musiciens et les poètes. Il tient à ce que nous parlions avec eux librement. Il a pris les rendez-vous et nous laisse libres. Nous nous rendons rapidement compte de sa notoriété et de la qualité des relations qu'il entretient avec les uns et les autres.

Le matin, au Vella Theatro, qui a pignon sur la rue piétonne de Cienfuegos, nous sommes accueillis par un groupe de jeunes comédiens et techniciens (deux filles et quatre garçons) qui nous attendent avec plaisir et curiosité. Ils sont fiers que nous venions discuter avec eux. Ils ont eux-mêmes remis le lieu en état : une ancienne demeure bourgeoise de laquelle subsiste un magnifique carrelage dans le hall d'entrée aménagé en théâtre. Au-delà des loges, des petites salles de travail et d'entrepôt pour les costumes, ils ont également aménagé le patio. Tous sont payés par l'Etat pour faire leur métier, avec la possibilité de l'exercer parallèlement à la télévision ou dans d'autres troupes. Le Vella Theatro est jeune. Il se consacre le plus possible à ses créations, dont la plupart sont présentées sur la grande scène du Théâtre Terry. Enthousiastes, les membres de la troupe nous parlent avec une grande liberté qu'ils disent avoir également dans leurs créations. Ils précisent leur condition d'artiste, détaillent les projets qui démarrent, leur répertoire et leurs travaux : dernièrement une pièce d'après Shakespeare. Ils nous invitent samedi soir à la représentation de « Sexe et paix » d'après Dario Fo.

La journée se poursuit avec des danseurs. La compagnie « Oxygène » est en résidence au Théâtre Terry. Elle tourne ses chorégraphies dans l'île et en Amérique du Sud. Elle répond aussi à des demandes plus singulières, d'établissements touristiques, par exemple. La répétition est terminée lorsque nous arrivons. Cela laisse le temps aux deux principaux responsables de nous parler de la danse, de leurs références et de leurs influences, de leurs projets.

Nous avons ensuite un peu de temps pour enfin nous promener dans Cienfuegos : sur le Prado ; admirer la mer depuis le Malecon.

Le soir, nous avons encore rendez-vous avec la culture, au Théâtre Terry où toute la délégation de Cuba Coopération est invitée à une représentation du Ballet National, en tournée. L'assistance est relativement nombreuse. Mais les 800 places ne sont pas toutes occupées malgré un prix modique. Les danses traditionnelles racontent l'histoire du pays, sans réalisme. Du mouvement, du rythme, de l'entrain, du sourire.

Nous passons ensuite, directement, dans le patio du théâtre. Les concerts sont nombreux dans ce joli petit lieu ouvert qui accueille une grande variété d'artistes. Hier la poésie et la littérature française ! Aujourd'hui Miguel désire nous faire découvrir les jeunes musiciens. Le patio est plein à craquer de jeunes qui boivent bières et « Cuba libre », fument cigares et cigarettes mais pas de « joints » de drogues douces, chantonnent et applaudissent les groupes qui se succèdent. A entendre les cris d'accueil, certains ont plus de notoriété que d'autres. Mais les mélanges sont fréquents, davantage que sur les scènes françaises. On se prête les guitares, on se glisse dans un groupe avec un instrument ou pour chanter.

La journée a été riche et nous en dit long sur la place de la culture et des arts du spectacle dans le pays ; sur les relations entre les uns et les autres et sur le mélange des styles.

Nous comprenons mieux l'énergie que Miguel déploie à conforter cet aspect essentiel de la vie de son pays et à nous en montrer la richesse.

Dans les nombreux échanges que nous avons avec lui, se retrouve cette volonté de dissiper les images négatives qu'il sait être diffusées sur son pays dans les pays occidentaux. Dans un petit café populaire de la ville il nous a expliqué avec une certaine gravité à quel point il ressentait cette injustice. Car le peuple cubain est « avant tout patient et intelligent » dit-il. Il nous a confié les difficultés que Cuba a traversées et celles que le pays rencontre encore. Il nous a suggéré sa rancœur et sa rancune à l'encontre des Etats-Unis, nous a expliqué par des exemples les conséquences de l'embargo sur la vie quotidienne, sur l'expression de la culture, sur l'évolution de la Révolution. Il a exprimé son étonnement, triste, de la propagande qui discrédite son pays et son peuple alors que tout est fait, selon lui, pour favoriser le progrès et le développement du pays.

Le séjour de la délégation prend fin à midi ce **samedi 20 novembre**. Nous avons décidé de rester à Cienfuegos jusqu'à la fin de notre voyage. Notre chambre est libre, et d'autres perspectives de rencontres sont annoncées.

Nous aurions envie d'échanger avec nos amis de la délégation, de discuter de ce que nous avons vu et entendu, d'entendre leurs impressions et d'avancer les nôtres pour mieux comprendre une réalité si complexe. La volonté et l'organisation de Cuba Coopération nous ont offert un programme particulier que nous n'avons pas espéré. Au point que nous n'avons guère pu suivre les travaux de la délégation. Mais pouvons-nous sérieusement nourrir des regrets ?

Nos amis à peine éloignés du Parc Marti sous nos « au-revoir », nous avons rendez-vous dans la grande librairie de Cienfuegos, à l'angle du Prado et de la rue piétonne, pour un après-midi de poésie ! Au fond de la librairie, une grande table très ancienne avec des recueils exposés face à une belle assistance où se mêlent les

générations. Les jeunes poètes vont se succéder à la table, chacun accueilli par un ancien avant de lire quelques pages de ses œuvres. Évidemment nous ne comprenons pas grand-chose et nous nous demandons ce que comprendra cet auditoire lorsque notre tour viendra. Car nous sommes annoncés ! Une quarantaine de personnes pour un après-midi de poésie dans une librairie du centre ville ! Près d'une dizaine de poètes présentés par leurs pairs, et dont le travail est édité dans un livre ou une revue ! Inimaginable en France ! Nous sommes séduits par l'ambiance, par l'attention et par les réactions de l'assistance ... et un peu inquiets. Tout se passe pourtant le plus naturellement du monde. Une jeune femme poète nous présente et traduit le thème du recueil. L'assistance semble fière de nous accueillir. Nous nous appliquons jusqu'au bout. Après avoir lu, Michelle et moi, chacun un poème, nous lisons « La vie » à deux, entrelaçant les vers et les reprenant ensemble. Les applaudissements sont nourris. Les auditeurs nous signifient à quel point ils sont ravis par l'exercice, par « la musica » et par le « rythmo », de notre langue ... Comme s'ils avaient tout compris. Nous allons découvrir la présence de quelques francophones qui ont peut-être entraîné leurs compatriotes dans l'enthousiasme. Une jeune québécoise nous dit l'émotion que lui ont suscité les poèmes, et son regret de n'avoir pas osé les traduire. Nous suivons la « petite troupe » jusqu'au siège de l'association locale des poètes et écrivains de la province, pour une collation au cours de laquelle s'approfondissent les échanges. Au fond, tout ceci est un peu formidable !

Nous ne sommes pas au bout de nos émotions ! Miguel et Illiana nous attendent à 17 heures dans la grande salle en terrasse au premier étage du Théâtre Terry, où se déroule un concert gratuit de « nueva trova ». Ils nous présentent Lazaro Gareia Gil, un des fondateurs de cette nouvelle chanson, après la Révolution, ainsi que le Duo Asi-Son-Noemi Y Froilan qui rentre d'une tournée en France. L'assistance est très fournie et les générations se côtoient là aussi. Une petite ampoule basse tension pend du haut plafond, au bout d'un long fil. Un projecteur est attaché à un pilier de la charpente par des cordes. Un ampli. Un micro. Un synthétiseur et une guitare que les chanteurs se passeront et accorderont chaque fois selon leur style : « de la nueva trova à la nueva nueva trova ». Lazaro débute le concert et explique l'évolution de la chanson à Cuba. Puis tout s'enchaîne : un vieux chanteur avec Lazaro; le duo mixte ; Nelson Valdès, Roly Berrio, deux jeunes d'une énergie et d'une originalité folles, qui expriment pleinement leur passion et rendent ainsi hommage à Lazaro : rythmes traditionnels, changements de rythmes et de tonalités ... Beaucoup de travail et beaucoup d'enthousiasme ! Nous retrouvons la diversité des musiques actuelles que nous connaissons en France. Bien qu'assumer ici avec des bouts de ficelles qui renvoient au manque de moyens matériels dont disposent l'ensemble des activités du pays, la représentation n'a rien de désinvolte, tout au contraire. La culture est moderne et avec elle se construit l'avenir. Nous vivons ce que Miguel souhaitait nous expliquer.

Nous avons à peine le temps de manger un sandwich et nous voilà de retour au Vella Théâtre. Il pleut. Les cubains sont restés chez eux. Nous sommes les seuls spectateurs. Mais nous sommes tant attendus, à en juger par le soulagement qui se lit sur les visages et par la volonté immédiatement affirmée de jouer « rien que pour nous ». Quelle énergie ! Et quelle application ! Deux jeunes actrices jouent le texte de Dario Fo sur la sexualité féminine avec suffisamment de distance pour exprimer les expressions les plus osées et qui les concernent directement. La pièce reflète les questions posées par la jeunesse cubaine aujourd'hui. Nous

sommes surpris par la manière d'aborder le sujet sur scène. Plus surpris encore, dans la discussion qui suit le spectacle et que tous les membres de la troupe attendaient, lorsqu'ils nous expliquent comment ils assurent des représentations pour les scolaires et engagent le débat sur la sexualité des femmes. Au fond, tout cela nous confirme la volonté que nous avons rencontrée un peu partout dans ce voyage, d'aborder la vie quotidienne sans tabous, d'assumer le plus possible les devoirs d'éducation par la culture.

Comme un peu partout dans le monde chrétien, le **dimanche**, aujourd'hui, **21 novembre**, est davantage consacré à la famille et aux loisirs. Nous en profitons pour retourner à Trinidad.

Le propriétaire de la « casa particulares » où nous sommes hébergés, un petit homme étié qui parle à mi-voix comme s'il avait toujours quelque chose à se reprocher, nous a retenu un « taxi » : un ami. Celui-ci n'est certainement pas chauffeur. Comme pas mal de cubains, il tente de gagner de quoi mieux vivre en exerçant illégalement un autre métier. Comme certains vendent des cigares ou du rhum, comme d'autres sont de discrets petits restaurants ... dont tout le monde connaît l'existence. Notre chauffeur du dimanche profite de la journée pour aller se promener à Trinidad avec sa petite amie. Sa voiture est vieille, propre. Certaines portes ferment mal mais la télévision est à l'intérieur ! Il conduit vite, prend les raccourcis, semble sûr de lui. Nous nous ferons arrêter trois fois par la police. Chaque fois notre chauffeur devient un ami qui nous fait visiter le pays ! Le policier de service ne bronche pas et ne s'intéresse pas réellement à nous. A l'arrivée, dans la rue devant notre logement, notre chauffeur nous demande pourtant un peu de discrétion pour conclure la transaction financière ! Comme notre logeur, qui est lui officiellement en règles, il a très correctement assuré le service que nous lui demandions. Et comme lui, avec lui, il s'est constitué un réseau parallèle pour bénéficier des pesos convertibles des touristes de passage, qui apporteront plus de confort à leur famille.

Le paysage jusqu'à Trinidad est superbe : les montagnes de l'Escambray d'un côté ; la mer des Caraïbes de l'autre. Des étages de végétation verte à gauche et des petites criques bleues à droite. La ville protégée par l'Unesco n'a pas changé depuis notre premier passage : la place Marti avec son commissariat sous la galerie duquel nous nous étions abrités pendant l'orage ; les vieilles églises espagnoles, plus ou moins délabrées, qui descendent de la colline. La playa Major avec son jardin et son église, est toujours aussi colorée. Les façades des demeures des grandes fortunes d'hier sont jaunes, vertes, bleues : la casa de la trova, la maison de Humbolt, les cafés dans la pente le long de « l'iglesia de la Santísima Trinidad », sur les marches de laquelle quelques musiciens et un vieil homme sur son âne se font photographier par les touristes de toutes nationalités. Tout autour de la playa, Trinidad s'étend en petites rues pavées animées. Les grandes portes de bois des habitations s'ouvrent sur des patios fleuris. Les grilles de fer forgé aux fenêtres ouvrent sur les cuisines, avec chaise à bascule et photo du Che. Des cages à oiseaux et les vieilles voitures américaines aux couleurs vives ajoutent du pittoresque aux sourires, et aux appels des artisans qui vendent des objets en bois ou des nappes en dentelles.

Nous sommes de retour à Cienfuegos à 17 heures 30. Nous devons dîner chez nos hôtes, c'est-à-dire retrouver le repas traditionnel avec poulet et riz, fromage et marmelade, auquel nous cherchions à échapper depuis quelques jours.

Surprise ! Ernesto nous rend visite. Entre deux compliments sur certains poèmes qu'il a particulièrement appréciés, il évoque son travail dans l'entreprise canadienne pour laquelle il organise des séjours linguistiques, sa déception de ne pas avoir pu installer une antenne de l'Alliance française à Cienfuegos, sa joie de nous avoir rencontrés et de poursuivre avec nous la conversation. Nous le lui promettons : demain chez lui.

Lundi 22 novembre : dernière journée de notre séjour à Cuba.

Elle commence par un rendez-vous avec Illiana pour une « répétition générale » du Centro Dramatico : vieux théâtre installé dans une bâtisse du XVIII^e siècle. La demeure n'a guère été restaurée : une grande pièce grise à l'entrée, avec de vieux sièges. Elle sert de salle de spectacles et de répétitions. La scène est ouverte sur la rue. A l'arrière, les pièces qui servent de bureau, de salles de réunions et d'entrepôts ont conservé un mobilier anciens, notamment une immense table et un bel escalier de bois ...

En fait de « répétition générale » nous assistons à une pièce programmée pour février au Théâtre Terry. Tous les acteurs possèdent déjà leur texte, les déplacements et l'interprétation. A l'heure du rendez-vous ils attendent l'une des comédiennes qui habite à la campagne et dont le bus est tombé en panne. Ils sont impatients de répéter devant nous, mais surtout, pour la première fois devant l'auteur. Pas de décors, pas de costumes, mais un engagement total de chacun.

Le sujet de la pièce et le parti pris que la troupe assume donnent une idée de la liberté d'expression possible. « Carnicera » est l'histoire d'un village traversé par un train. Les habitants ne mangent pas à leur faim et poussent les vaches sur les voies pour aller clandestinement les dépecer. Ils sont évidemment pourchassés par la police. La pièce raconte la vie d'une famille dont le père, responsable exemplaire du Parti Communiste, refuse de céder à la pression de ses enfants, et d'aller avec eux arracher de la viande fraîche. Il finira par céder et se débattrra avec sa conscience. La situation, pour caricaturale qu'elle soit, n'en symbolise pas moins une réalité. Jusqu'où peut-on accepter l'idéal communiste pour survivre ? Ulises Gonzalez Febles est un écrivain de théâtre connu. Il aborde des thèmes pleinement d'actualité et propose différents épilogues, laissant le choix politique au metteur en scène. Il pose ici la question de la légitimité des réformes, qui sont justement en discussion jusqu'en avril. Parmi trois dénouements possibles le metteur en scène et la troupe du Centro Dramatico choisissent la mort du dirigeant communiste et laissent en suspend la pertinence du régime, au-delà de l'embargo. Bel exemple de théâtre politique, qui en dit long sur l'état d'esprit des cubains et les débats ouverts dans la société cubaine aujourd'hui. La discussion entre la troupe et l'auteur est vive et passionnée, tant sur le fond que sur la forme. Illiana traduit. Nous participons activement aux débats, et aux explications de la décoratrice qui présente pour la première fois ses maquettes de costumes et de décors.

Miguel nous a décidément gâtés. Nous rêvons à des projets communs, mais il reste soucieux dans son enthousiasme : « comment réfléchir et progresser dans le cadre de la révolution ? » lance-t-il en guise de lien entre nos riches échanges de la semaine.

Ernesto aussi est soucieux quand à l'avenir de son pays. Il reste lui-aussi confiant. Il était impatient de nous accueillir. Notre dernière visite est pour lui. Son appartement est à l'image de ceux que nous avons aperçus

lors de nos promenades : un grand salon ouvert sur la rue par une haute fenêtre, meublé d'armoires et de sièges traditionnels qui prennent beaucoup de place ; un couloir à ciel ouvert mène aux autres pièces. Il nous offre une boisson grecque que des amis lui ont offerte. Nous trinquons à notre rencontre et à d'éventuels projets. Ernesto est assez peu conformiste. Il semble timide et prudent mais n'hésite pas à parler ouvertement de ce qui le réjouit et de ce qui le tracasse. Très fier de son pays et de sa révolution il nous raconte la campagne d'alphabétisation à laquelle il a participé, comme un des meilleurs souvenirs de sa vie. Il avoue avoir été secoué durant certaines périodes, où la critique était difficilement admise. Lui-même s'est fait mettre en garde par un de ses élèves pour avoir désapprouvé la manière violente dont une partie de la population brimait les parents de ceux qui fuyaient à Miami. Il n'a du sa tranquillité qu'au respect que lui valait la qualité de son enseignement et des relations qu'il entretenait avec les élèves. Aujourd'hui, affirme-t-il, la liberté d'expression individuelle est plus grande. Mais, les années 80 étaient une période durant laquelle la vie était plus confortable. Si le pays est sorti de la « période spéciale » qui a été particulièrement dure après la chute de l'URSS, il reste dans une situation précaire du fait de l'embargo, de la crise économique mondiale et des réformes nécessaires. Quelles seront ces réformes ? La population participe aux discussions dans les CDR et semble davantage s'intéresser à la politique qu'aux problèmes matériels quotidiens qu'elle rencontre. Mais il redoute les « nouveaux riches » du secteur touristique, et craint que les dirigeants ne suivent la voie de la gestion plutôt que la voie politique qui prend davantage en compte la solidarité. Il faisait confiance à Fidel qui a toujours su s'entourer de jeunes collaborateurs. Comme Miguel, il pose la question « comment progresser dans le cadre de la révolution ? ». Comme lui il est convaincu que l'avenir de l'île reste dans ce cadre et que le salut ne viendra pas du système capitaliste, encore moins des propositions de ceux qui combattent la révolution jusqu'au terrorisme, dans l'île où à Miami.

Nous allons quitter Cuba sur ce constat : la révolution toujours, mais comment la faire vivre aujourd'hui ? Les certitudes se réduisent et se nuancent. Les craintes se font jour avec les espoirs et vice versa. Il nous faudra revenir une fois encore ? Pourquoi pas, tant le pays est riche de son passé, de ses contradictions et d'une population qui privilégie l'enthousiasme et la construction de l'avenir à un pessimisme et à des recettes venues d'ailleurs.

Dernière lune au-dessus de la mer, à la pointe de Cienfuegos. Dernière langouste dans un palace flambant mais vide, à l'extrémité du Malecon, symbole de la période révolue des dictatures, et d'une révolution qui a su conserver les murs mais construire autrement et ailleurs, donner un autre contenu au tourisme, un autre sens à la vie dans l'île.

Demain nous prenons un car jusqu'à La Havane, puis un taxi pour l'aéroport.

Hasta luego !